

PAR LE VENT PLEURÉ

## Du même auteur

Un pied au paradis  
*Éditions du Masque, 2009*  
*et Le Livre de Poche, n° 32043*

Serena  
*Éditions du Masque, 2011*  
*et Le Livre de Poche, n° 32692*

Le Monde à l'endroit  
*Seuil, 2012*  
*et Points, n° 3101*

Une terre d'ombre  
*Seuil, 2014*  
*et Points, n° 4025*

Incandescences  
*Seuil, 2015*  
*et Points, n° 4311*

Le Chant de la Tamassee  
*Seuil, 2016*  
*et Points, n° 4509*

*RON RASH*

PAR LE VENT  
PLEURÉ

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR ISABELLE REINHAREZ

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

Titre original : *The Risen*  
Éditeur original : Ecco (HarperCollins *Publishers*)  
© 2016 by Ron Rash. All rights reserved.  
ISBN original : 978-0-06-243631-3

ISBN 978-2-02-133855-3

© Éditions du Seuil, août 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*À George Singleton*



Alors commença le châtimeut.

Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*  
(trad. Ély Halpérine-Kaminsky et Charles Morice), Plon, 1888





*Elle attend. Chaque printemps les fortes pluies arrivent, et la rivière monte, et son cours s'accélère, et la berge se désagrège toujours davantage, brunissant l'onde de son limon, mettant au jour une nouvelle couche de terre sombre. Des décennies passent. Elle est patiente, dans sa coquille de bâche bleue. Chaque printemps l'eau clapote plus près, décolore les racines, dégage les pierres, érafle et polit. Elle attend, et un jour apparaît dans la berge un lambeau de bleu, puis plus de bleu encore. La pluie s'arrête et le soleil se montre, mais elle est prête désormais et la berge tremble un instant et se soulève, et les filaments de bâche se déroulent et elle se déverse dans le courant, et elle est libre. Des fragments d'os se rassemblent dans un remous, forment un bref collier. Le flot poursuit sa course vers la mer.*



# Première partie



## UN

Dès le début, la faculté d'apparaître et de disparaître qu'avait Ligeia a semblé magique. La première fois, il y a de cela quarante-six ans, c'était à Panther Creek, l'été qui a précédé mon entrée en première.

Tous les dimanches, après la messe et le déjeuner chez notre grand-père, Bill, mon grand frère, et moi, nous enfiliions un T-shirt et un jean coupé, jetions notre matériel de pêche dans le pick-up Ford 1962 que nous avait acheté Grand-père, et partions vers l'ouest en sortant de Sylva. Une fois franchie l'autoroute, nous nous enfoncions dans une forêt domaniale, puis nous roulions un bon kilomètre sur la route de gravier qui longeait la rivière ; cannes et moulinets s'entrechoquaient à l'arrière quand Bill s'engageait sur l'ancienne piste forestière. Des branches et de jeunes arbres venaient bientôt racler le capot et le pare-brise. Ensuite il n'y avait plus de chemin, rien qu'une trouée entre les arbres dans laquelle Bill se faufilait avant de s'arrêter en faisant patiner les pneus.

À même pas trois kilomètres de là, on pouvait trouver dans la Tuckaseege des truites plus grosses et des bassins plus profonds où se baigner, mais les truites et les plans d'eau d'ici nous suffisaient. Mieux encore, nous avions cette portion de la rivière à nous seuls et nous tenions à ce que rien ne change, voilà pourquoi Bill se garait à un endroit où l'on n'apercevait pas le pick-up depuis le chemin. Nous nous glissions dans un fourré

de rhododendrons dont les branches, en se rabattant parfois brutalement, nous laissaient des zébrures et des égratignures sur la peau. Au bord de l'eau, nous appâtons nos hameçons et lançons nos lignes vers l'amont, là où le courant qui ralentissait formait un bassin large et profond. Nous installions les cannes sur des rochers, puis nous nous mettions torse nu, pieds nus, et ne gardions que nos jeans coupés pour nager dans le bief d'aval du bassin. Lorsque l'extrémité d'une canne frémissait, l'un de nous deux sortait de l'eau pour ramener ce qui tirait sur la ligne. C'était souvent un mulot à corne ou un poisson-chat, mais si c'était une truite nous la passions par les ouïes sur notre anneau métallique. Grand-père aimait manger des truites tout juste pêchées, et il exigeait que nous lui en rapportions. Notre mère les roulait dans la farine de maïs et les faisait frire pour « le vieux », comme nous l'appelions parfois, Bill et moi, quoique jamais en face.

Après ces heures où nous étions restés engoncés dans des costumes étouffants et assis sur des bancs raides, puis sur des chaises de salle à manger à dos droit, pénétrer dans l'eau et étendre bras et jambes était libérateur. Le soleil de midi tapait sur le bassin, et lorsque nous y entrions, de l'eau jusqu'à la taille, la chaleur et le froid s'équilibraient comme sur un niveau à bulle. C'était la plus agréable des sensations de savoir que dans un instant, mais pas séance tenante, je plongerais dans le froid pour émerger ensuite dans la chaleur. Des années plus tard, en fac à Wake Forest, à l'époque où je me croyais encore capable de créer une œuvre littéraire, je composerais un poème médiocre sur ces matinées à l'église, suivies du « baptême de la nature ».

Nous avons attrapé cinq truites avant que Bill ne ressorte les poissons de l'eau, indiquant par là qu'il était temps d'y aller. Par un trou dans la voûte de feuilles le soleil déclinant avivait l'éclat argenté de l'anneau métallique, enflammait les balafres rouges sur le flanc des truites. « Un lustre dégoulinant », c'était ainsi que je le décrirais à ma mère le soir même. Bill a ouvert

le couteau de combat ayant autrefois appartenu à notre père et en a bloqué la lame.

« Un bon entraînement », a-t-il lancé, dans la mesure où après l'année qu'il passerait encore à Wake Forest il irait à Bowman Gray, pour devenir non pas médecin généraliste, comme notre grand-père, mais chirurgien.

Je ramassais une serviette de plage sur le sable quand je l'ai vue.

« Il y a quelqu'un plus bas, dans l'eau, là où la rivière décrit un coude, ai-je indiqué.

– Un pêcheur ? » a voulu savoir Bill.

Il a lâché la truite qu'il était en train de vider. Le couteau est resté dans sa main tandis qu'il faisait quelques pas vers l'aval.

« Je ne vois personne.

– Une fille. Elle était dans le bassin, elle nous observait, et puis elle a plongé sous l'eau.

– Une fille ? Une gamine, ou une "fille" genre de notre âge ?

– De notre âge.

– En maillot de bain ?

– Je ne crois pas qu'elle portait quoi que ce soit.

– Rien, même pas en bas ?

– Rien sur la partie que je pouvais voir.

– Et il y avait quelqu'un avec elle ?

– Je n'ai pas eu l'impression. »

Bill a posé le couteau.

« Bon, allons voir ça. »

Mais le bassin était désert, sans une ride. Aucune trace de pas ne marquait le sable.

« Dis-moi, frerot, tu ne serais pas allé fouiner dans l'armoire du cabinet de Grand-père ? s'est enquis Bill.

– Elle a pu ressortir de l'autre côté. » Sur la berge d'en face, encadré de rhododendrons, un bloc de granite aussi long et large qu'une porte de hangar s'abaissait vers la rivière. J'ai montré du doigt une ombre humide. « On dirait que de l'eau a dégouliné sur ce rocher.

– Ça pourrait aussi bien être un rat musqué ou une loutre», a objecté Bill.

Il est descendu le long de la rive, n'a rien remarqué, puis s'est enfoncé dans les bois, assez loin pour scruter la route de gravier.

«Je n'ai pas vu de voiture, a-t-il signalé en revenant. Alors, Eugene, d'où sortait-elle ? Tu crois que c'est une sirène venue de l'Atlantique ?

– Quelqu'un a pu la déposer, ou bien elle a pu passer par la crête. Il y a des maisons, là-bas.

– Des maisons, mais pas de camp de nudistes.» Bill a posé une main sur mon épaule, suffisamment ferme pour que je ne puisse pas l'envoyer promener. «Il faudrait qu'on te trouve une vraie fille, pour empêcher que tu t'en inventes une.

– Ça va, laisse tomber. Je me suis trompé», ai-je reconnu, lassé d'être mis en boîte, mais me demandant tout de même si je ne l'avais pas imaginée.

Et pourtant, non. D'ailleurs, aujourd'hui, après toutes ces années, Ligeia a une fois de plus fait une brusque apparition, quoique pas à Panther Creek mais en première page du journal de notre comté, et sans paraître plus vieille qu'en 1969. Une sirène qui n'avait pas regagné l'océan, tout compte fait, raison pour laquelle j'ai enfreint la règle que je me suis fixée de ne pas boire avant cinq heures de l'après-midi. C'est le matin, mais une pinte de Jack Daniel's vide traîne sur la table basse à côté de la bouteille de vin d'hier soir. Il y a une heure, j'ai lu la manchette : «Des restes humains identifiés comme étant ceux de Jane Mosely»; j'ai replié le journal et je l'ai posé, retourné, sur le canapé. J'espère maintenant que le whiskey fera suffisamment tampon pour me permettre de lire l'article en entier. «Je me suis glissé dans cette bouteille de whiskey et j'y suis resté.» Des années auparavant, un vendredi soir, j'avais entendu ces paroles au sous-sol de l'église méthodiste de Sylva. Je n'avais encore jamais pensé ainsi au whiskey, mais c'est bien



ce qu'on recherche – être suspendu dans cet éclat ambré. Ce qu'on recherche sans toujours y parvenir, parce que ce matin je n'en trouve pas le chemin.

Le cabinet de Bill ouvre à neuf heures. Lorsque sur la pendule de la cuisinière la grande aiguille atteint son point culminant, je compose le numéro. La réceptionniste me répond que mon frère est au bloc.

« Quand va-t-il en sortir ?

– C'est une opération en urgence, monsieur Matney, je n'en sais trop rien.

– Dites-lui qu'il me rappelle dès son retour.

– C'est noté.

– Est-ce qu'il a un téléphone portable ou un biper ?

– Votre frère ne répond pas aux appels pendant les interventions, monsieur.

– Vous pouvez au moins lui envoyer un message pour lui demander de me rappeler, ou alors me donner son numéro. »

Pendant quelques instants, la ligne reste silencieuse.

« Je vais lui envoyer un SMS », ronchonne enfin la réceptionniste.

Quelqu'un à l'hôpital saurait peut-être quand Bill aura terminé, mais on ne me le dira pas au téléphone. Je n'ai pas faim, pourtant manger va m'occuper pendant que j'attends, alors je me force à avaler un bol de céréales. D'ailleurs, l'alcool et un estomac vide ne font jamais bon ménage. Jamais.



## DEUX

Cet été-là, Bill et moi travaillions au cabinet de notre grand-père, de dix heures trente à dix-huit heures en semaine, de neuf heures à midi le samedi. Nous étions garçons de courses, ou bien nous répondions au téléphone si Shirley, qui faisait à la fois office d'infirmière et de réceptionniste, était occupée ou partie déjeuner, ce qui nous laissait beaucoup de temps pour lire des livres que nous apportions de chez nous, ou les magazines éparpillés un peu partout à l'accueil. « De garde », disait notre grand-père, ce qui signifiait aussi sous son contrôle. Quand, à dix-sept heures, Grand-père et Shirley s'en allaient, Bill et moi balayions et passions la serpillière, nettoyions les toilettes et vidions les corbeilles à papier, désinfections les paillasses et les lits d'examen. Le seul travail pénible s'accomplissait le samedi, lorsqu'il fallait cirer et lustrer les sols. Le cabinet étant fermé, les lieux étaient pour ainsi dire rien qu'à nous. Tenir la lustreuse d'une main ferme tandis qu'elle glissait sur le lino, c'était comme maîtriser une tondeuse à gazon sur une surface glacée. Bill et moi, nous nous relayions tous les quarts d'heure, mes bras engourdis une fois la tâche terminée. Ensuite, nous nous reposions un court instant dans la salle d'attente, le climatiseur à fond, puis nous fermions la porte à clé et pénétrions dans la chaleur de midi.

Pendant l'année scolaire, Nebo, l'homme à tout faire muet de notre grand-père, s'occupait du ménage, mais l'été venu

il s'affairait au jardin, réparait à l'occasion les robinets qui fuyaient, reclouait les planches disjointes, se chargeait des travaux de peinture et de tout ce que Grand-père lui ordonnait de faire. Le samedi, pendant que Bill et moi travaillions à l'intérieur, il tondait le petit jardin du cabinet au moyen d'un vieil engin que notre grand-père refusait de remplacer. Deux ou trois fois, chaque samedi, les lames de la machine s'arrêtaient et Nebo entraît boire un verre d'eau, mais aussi inspecter notre travail, sans jamais manquer de désigner un coin que nous avions oublié.

Nos salaires étaient équivalents à ceux que nous aurions touchés pour des emplois plus pénibles si nous avions bossé dans une équipe municipale d'entretien des espaces verts ou à la scierie locale. Que Grand-père nous ait engagés, Bill et moi, semblait une façon de réaffirmer ce qu'il avait déclaré à notre mère quand l'accident de chasse l'avait laissée veuve – qu'il prendrait soin d'elle et de nous deux. Grand-père était propriétaire de la maison où nous vivions, qu'il nous autorisait à habiter sans acquitter de loyer, toutes taxes et charges payées. Nos études supérieures, appareils dentaires, vêtements, et autres besoins quels qu'ils soient, seraient financés. Quant aux petits boulots d'été, Grand-père aurait pu carrément nous donner de l'argent sans contrepartie, mais, comme il nous le disait, il était de son devoir de nous inculquer le sens de la discipline et des responsabilités. Ces petits boulots visaient toutefois un autre but – que Bill n'oublie pas qu'il devait devenir chirurgien ; le cadre médical du cabinet l'y aidait. Le travail le retenait également près de Sylva et loin de la Virginie où sa petite amie, Leslie, rentrée de Wake Forest, passait l'été dans sa famille.

Bill serait chirurgien, cela avait été décrété du temps où il était encore à l'école primaire. « Regardez comme il ôte le gras de ce rôti, avait dit Grand-père à notre mère. Un chirurgien-né, et destiné à compter parmi les meilleurs, tout à fait comme nous aurions dû l'être, son père et moi. Et toi, Eugene, avait-il



